

Jean-Pierre Martin, *La Curiosité*, © Éditions Autrement, Paris, 2019.

[L]a grande métaphore oculaire de la curiosité poétique, c'est le regard à la fenêtre : on peut aussi bien rêver sur les nuages, la rue assourdissante ou l'immeuble d'en face. Cette curiosité-là est sœur de l'imagination. Elle porte sur des champs suffisamment éloignés, sur un dehors suffisamment ouvert, pour que la perception du détail ne perturbe pas l'élan de l'imaginaire. Comme dans le poème de Baudelaire, précisément intitulé « Les Fenêtres ». Pas question de pousser plus loin l'investigation sur cette femme entr'aperçue.

Dans chaque enfant rêveur, il y a cette curiosité poétique. L'appartement de mes parents, à Nantes, au troisième et dernier étage d'un vieil immeuble, m'apparaissait comme un observatoire idéal : à la débauche à midi, quand je pouvais, j'aimais me tenir à la fenêtre et regarder les passants, les vélos, les motocyclettes, les gens qui se croisaient ou s'arrêtaient pour un bout de conversation. Dans la vie urbaine de l'enfant, le regard à la fenêtre remédie à l'impression d'enfermement. La fenêtre donne sur le monde, sur le spectacle déjà exotique de la diversité des âges, des vêtements et des allures, sur mille histoires possibles.

L'attention voyageuse correspond souvent à un désir comparable : celui d'effleurer, de circuler, de produire des images évanescentes qui gardent leur énigme. Voulant faire œuvre de littérature tout en évitant un pesant récit de pérégrination, l'écrivain boulingueur rejoue la scène originelle de la vue immédiate, la mime avec ostentation, prend note du spectacle en s'inspirant de la fulgurance d'une chose vue entre deux bateaux ou deux trains. L'exercice de la curiosité apparaît alors comme une voyance. « J'arrive aux Indes, note Michaux dans *Un barbare en Asie*, j'ouvre les yeux et j'écris un livre. [...] Comment n'écrirait-on pas, continue-t-il, sur un pays qui s'est présenté à vous avec l'abondance des choses nouvelles et dans la joie de revivre ? Et comment écrirait-on sur un pays où l'on a vécu trente ans, lié à l'ennui, à la contradiction, aux soucis étroits, aux défaites, au train-train quotidien, et sur lequel on ne sait plus rien ? » Suit une sorte de fable, qui pourrait s'intituler « Le Cheval et le singe » : « Quand le cheval, pour la première fois, voit le singe, il l'observe. » Puis il

s'en fait « une idée circonstanciée », et il voit que lui, cheval, est « un tout autre être ». Même chose du côté du singe. Ensuite, tous deux s'habituent l'un à l'autre. Conclusion : « La connaissance ne progresse pas avec le temps. On passe sur les différences. On s'en arrange. On s'entend. Mais on ne situe plus. Cette loi fatale fait que les vieux résidents en Asie et les personnes les plus mêlées aux Asiatiques ne sont pas les plus à même d'en garder une vision centrée et qu'un passant naïf peut parfois mettre le doigt sur le centre. »

La séduisante morale de cette fable (« Un passant naïf peut parfois mettre le doigt sur le centre ») mérite d'être considérée comme une sérieuse hypothèse heuristique. Au reste, j'aime cette formulation nuancée à la Michaux, son grain d'ironie, son « parfois ». Il y a des lieux nouveaux, des occasions qui s'offrent à nous où l'on peut véritablement ouvrir les yeux. Le reste du temps, un voile s'est posé sur nos pupilles. La familiarité a tué la curiosité. Mais surtout, dans le spectacle inédit d'un monde qui se présente pour la première fois, le regard désentravé du voyageur peut déchiffrer une vérité cachée. L'homme de passage peut voir ce que l'homme d'habitude ne voit pas. Se laissant guider par son impression brute, il enregistre l'effet immédiat que l'autre produit sur lui. Une sorte de loi hétérodoxe se dégage de cette possible révélation. Le moment de la curiosité est fugace, mais précieux ; fragile, mais irremplaçable. Il suppose une distance entre l'observateur et l'objet observé. Distance qui ne dure pas, à saisir au bond, dans l'éclair d'une vision instantanée. En voyage, écrit Montaigne, « tout ce qui se présente à nos yeux sert de livre suffisant ». Gide : « Il faut en voyage oublier tous ses souvenirs, se faire neuf à chaque chose nouvelle. » Comme Ménalque qui veut faire table rase, tourner le dos au passé, à l'héritage. (706 mots)